

andré ducret

**Emmanuel Ethis (2004), *Pour une po(i)étique du questionnaire en sociologie de la culture. Le spectateur imaginé*, Paris, L'Harmattan, 193 p.**

Après plusieurs années d'enquête sur les pratiques culturelles, ce bilan critique propose un ensemble de réflexions sur le métier de sociologue. Ici, un sociologue aux prises avec des chiffres, des acteurs et des situations qui, s'ils ne parlent pas d'eux-mêmes, engendrent toutes sortes de discours en concurrence avec ses propres analyses. Les données statistiques sur la consommation culturelle produisent autant qu'elles reflètent une image de la société où on les recueille; elles permettent aux uns et aux autres de s'évaluer et, surtout, de s'entre-évaluer. Il en va de même, à un autre niveau d'observation, de l'idée que chacun se fait de tel ou tel spectacle, concert ou vernissage auquel il vient d'assister : ce qu'il tient pour son interprétation personnelle n'est bien souvent que le résultat d'une discussion avec autrui, d'une lecture de la presse spécialisée ou encore d'une bienséance de circonstance. Aussi faudrait-il pouvoir remonter, en deçà des données que livre le questionnaire, aux sources de la formation de nos jugements de valeur, là où se constitue ce qu'Emmanuel Ethis nomme «la personnalité culturelle d'un individu» et où prend forme cet univers peuplé de référents - donc de références - que chacun est susceptible d'invoquer pour justifier ses préférences ou ses choix.

La figure d'un individu enfermé dans des goûts eux-mêmes déterminés par une position sociale ne suffit pas, soutient l'auteur, à rendre compte de ses pratiques culturelles. Encore faut-il considérer comment cet individu communique avec ses semblables, la façon dont il se construit au contact d'autrui, le tissu de relations dans lequel il est pris et dont il s'éprend. Par ailleurs, les enquêtés critiquent souvent l'instrument d'enquête élaboré par le chercheur; ils opposent la complexité de leurs pratiques, de leurs motivations ou de leurs trajectoires au caractère réducteur du questionnaire qu'on leur soumet; ils réfutent la pertinence du regard sociologique dont ils disent connaître à l'avance le résultat. Ce que produit la question sur celui que l'on interroge, ce qu'elle lui fait, la manière dont elle l'amène à prendre position mérite ainsi réflexion, du moins pour qui, ancien élève de Jean-Claude Passeron à Marseille, il n'y a pas de raisonnement sociologique qui ne comprenne une (auto-) critique de ses outils de recherche.

Le questionnaire, objet de médiation et fiction narrative : tel est le titre d'un premier chapitre où l'au-

teur s'interroge sur les divers registres que convoque l'enquête sur un «terrain» - celui des pratiques culturelles - «qui n'est autre qu'un décor habité ressemblant à une reproduction plus ou moins fidèle de ce que l'on croit être la réalité» (30). Ces registres sont au nombre de trois: celui de l'expertise, du jugement et de la compétence, lorsqu'on s'intéresse aux raisons données pour le choix de tel film ou de telle musique. Celui de la mémoire, du souvenir et de l'affirmation de soi, où l'on vise à comprendre comment se cristallisent les goûts et dégoûts. Enfin, celui de l'identité que le recours à quelques variables indépendantes comme le genre, l'origine, le niveau de formation ou encore la profession est censé cerner. De la combinaison de ces trois registres se dégage une esquisse : celle de notre «personnalité culturelle» - la notion est, explicitement, empruntée à Ralf Linton - telle que le questionnaire nous invite à la dessiner. Celui ou celle qui s'applique à répondre honnêtement à toutes ces questions trouve là l'occasion de confronter ses valeurs ou, plus exactement, la représentation qu'il se fait de ses valeurs à la logique et au jeu que lui propose le sociologue : «Au fur et à mesure qu'il remplit un questionnaire, l'enquêté se voit contraint à se situer dans un espace de propriétés pré-construites par une problématique d'enquête qu'il ignore, mais qui doit néanmoins le conduire à répondre comme s'il était en territoire connu» (45).

Divers exemples de questionnaires reproduits en annexe attestent de la difficulté et des malentendus auxquels peut conduire l'exercice sans même parler des refus de répondre et autres tactiques de détournement ou de résistance qu'inventent certains enquêtés face à l'inanité de la question qu'on leur pose. Lorsque les faits empiriques sont d'abord des faits de langage, observer, c'est communiquer et veiller, par exemple, à ce que les catégories au travers desquelles nous cherchons à reconstruire les préférences des spectateurs de cinéma correspondent peu ou prou à l'idée qu'ils ou elles se font du septième art. Ainsi, au sortir d'une recherche sur les genres cinématographiques préférés des Français, Emmanuel Ethis obtient quelque 101 items différents (!) en demandant à ses interlocuteurs d'identifier et de classer les extraits de film qu'il leur soumet. Certes, comme nous l'apprend n'importe quel manuel d'enquête, il existe des questions ouvertes, semi-ouvertes et fermées, ces dernières étant vouées à combler l'écart entre les mots et les choses. Mais il serait vain d'ignorer qu'aussi bien pensé soit-il, le questionnaire demeure une fiction

# note de lecture

narrative si bien que, dans le cas d'enquêtes sur les pratiques culturelles partout devenues coutumières sauf en Suisse, «la mesure qu'elles prennent n'est jamais tout à fait une mesure de pratique effective, mais une mesure de la manière dont une pratique «fait symboliser », dont elle ouvre sur une parole, dont elle enclenche une ouverture sur soi et sur le monde imaginé de chacun, dont, enfin, elle métamorphose les relations d'un individu à ce monde-là» (69).

Sur la base de travaux menés tant au festival d'Avignon en 1997 qu'à celui de Cannes trois ans plus tard, l'auteur nous livre ensuite plusieurs développements sur la condition de «spectateur» partagé entre, d'un côté, divers régimes d'existence selon les lieux ou les moments et de l'autre, la représentation que se font les organisateurs de celles et ceux qui fréquentent leur manifestation. Ainsi le chapitre second s'ouvre-t-il sur le constat d'une dynamique institutionnelle d'ensemble qui, à Cannes, lie «sélection officielle» et «hors sélection» comme, à Avignon, le *in* et le *off*. Un seul et même public va d'un spectacle à l'autre, voit - ou cherche à voir - un film ici, l'autre là. A Cannes, toutefois, «n'est pas festivalier qui veut et, de surcroît, tous les festivaliers ne se valent pas» (80), l'obtention d'une accréditation officielle faisant l'objet de démarches spécifiques pour se faire reconnaître de l'institution. Les attentes de ces spectateurs qui, s'ils n'appartiennent pas au monde du cinéma, n'en sont pas moins de fervents amateurs, leurs motivations, leurs habitudes, leur perception du festival méritent qu'on s'y attarde pour comprendre ce qu'il en est de la cinéphilie, cette passion qui entraîne certains à se prendre pour Visconti ou pour Bardot. A Avignon, par contre, l'enquête portait sur les raisons du choix de tel ou tel spectacle d'où il ressortait - comme le montrent par ailleurs d'autres travaux - l'importance du bouche-à-oreille par rapport au rôle, mineur, joué par la critique. Le spectateur fait son marché au sein d'une offre surabondante, il picore des bribes d'information au gré de ses rencontres, il s'investit avec avidité dans le jeu qu'on lui propose. Dans l'un et l'autre cas, Ethis s'intéresse à des «croyants» dont, certes, il décrit avec précision la foi et les pratiques, mais les résultats qu'il obtient, avouons notre déception, ne réservent que peu de surprises. Aussi mieux vaut sans doute s'en tenir pour plus de détails aux deux ouvrages déjà parus à la suite de ces enquêtes. Quant au dernier chapitre de cet ouvrage issu, il faut le préciser, d'une thèse d'habilitation, il revient, lui, sur le métier de sociologue et sur les problèmes épistémologiques que pose la construction d'un

questionnaire sur les pratiques culturelles. Par-delà ce que les enquêtés déclarent, comment savoir ce qu'ils font et, même, ce qu'ils éprouvent ou ressentent ? Les données jadis recueillies par Pierre Bourdieu et Alain Darbel sur l'écart entre temps subjectif et durée effective de la visite faite au musée selon les diverses classes sociales peuvent être interprétées, montre l'auteur, de façon très différente qu'ils ne le firent à l'époque. Surtout, il leur aurait fallu accorder plus de considération à la difficulté - pourtant évidente - d'estimer ce temps puis de le dire, ceci sous peine d'aboutir à des conclusions par trop sommaires s'agissant de la légitimité relative de telle ou telle pratique culturelle. «Le temps n'existe pas, il n'existe que des médiations temporelles» (127) : à son tour, un questionnaire auto-administré auprès de 350 personnes auxquelles on demandait combien de temps durait la séquence filmique qui venait de leur être projetée met en lumière de très larges écarts entre les réponses. Comment expliquer alors pareilles différences ? Pour Emmanuel Ethis, «la perception du temps filmique relève d'un apprentissage effectué en autodidacte et ciselé d'ajustements incessants qui ont d'abord pour finalité d'appréhender une sorte de *climat temporel*» (134). En outre, il semble bien qu'en règle générale, les écarts que l'on constate vont de pair avec la manière différente qu'ont les spectateurs de recevoir l'épisode qui se déroule sous leurs yeux, l'histoire que raconte l'écran. Là encore, l'expérience temporelle du spectateur est au cœur de la démarche d'un chercheur qui, par-delà le chiffre statistique, s'efforce d'éclairer les moindres recoins du rapport singulier qu'entretiennent ses interlocuteurs avec l'univers foisonnant des biens culturels. A ce titre, l'ouvrage ne manquera pas d'intéresser celles et ceux qu'occupent, de manière très concrète, les questions de méthode en sociologie de la culture.

André Ducret  
Andre.Ducret@socio.unige.ch

## Références

- Bourdieu P. et Darbel A., avec Schnapper D. (1966), *L'amour de l'art : les musées et leur public*, Paris, Minuit.
- Ethis E., sous la dir. (2001), *Aux marches du palais : le festival de Cannes sous le regard des sciences sociales*, Paris, La Documentation française.
- Ethis E., sous la dir. (2002), *Avignon, le public réinventé : le festival sous le regard des sciences sociales*, Paris, La Documentation française.